



PRÉSENTATION DU NUMÉRO OU LES COULISSES D'UNE REVUE

Résumé : Le présent numéro coordonné par **Marielle Rispaïl et Youcef Bacha**, dont les textes portent sur le thème "L'Algérie chante ses langues", regroupe un panel de contributions réparties en trois volets : les chansons de stades et de rues ; les chansons pour découvrir une langue et des langues chantées qui unissent. Cet objet inter-/pluri-disciplinaire, la chanson, est exploité dans un contexte marqué par le plurilinguisme et le pluriculturalisme.

Mots-clés : Chanson, histoire, engagement, créativité, contact de langues

Abstract: This issue, coordinated by Marielle Rispaïl and Youcef Bacha, focuses on the theme "Algeria sings its languages" ; it brings together a panel of contributions divided into three sections: stadium and street songs ; songs to discover a language and language songs that unite. This inter-/multi-disciplinary object, the song, is exploited in a context marked by plurilingualism and pluriculturalism.

Keywords : Song, history, commitment, creativity, language contact



A tout seigneur tout honneur : ce numéro consacré à la chanson en Algérie... et ailleurs, commence et finit avec le Hirak (Staali et Zaghba), qui a marqué les esprits, les corps et les imaginaires de ces dernières années car ses chansons et slogans (Oulebsir-Oukil) inscrivent ce mouvement « dans une perspective dialogale et interactive initiée par un « peuple-pouvoir ». Nous ne pouvions faire moins, pour une revue dont le titre revendique son ancrage algérien : RAL, Revue Algérienne des Lettres, que de laisser à ce pays la première place dans les articles, et en particulier l'ouverture et la clôture du numéro.

Le n° 10 ne se réduit pourtant pas à cet important moment de l'histoire algérienne. Car le fil conducteur par les chansons et leurs langues nous permettra quelques incursions éclairantes dans d'autres pays (Ouali, Dogo), d'autres époques que notre XXI^e siècle (Staali, Ferguenis), ou des endroits non centraux de l'Algérie (Khelouz, Djerou, Mahroug),

voire des points de vue (Bahia, Mostefaoui et Adib), qui font un pas de côté par rapport aux doxas officielles.

En tant qu'équipe de coordination, nous avons souhaité ajouter notre propre éclairage au travail passionnant de construction d'un numéro de revue. Nous en profitons pour remercier le rédacteur en chef de R.A.L., Monsieur Benselim, de sa confiance, de sa disponibilité et de sa bienveillance : il a permis un travail et des modalités d'avancée de qualité, même si elles ne correspondaient pas toujours aux usages de la revue. Youcef Bacha et moi-même étions d'accord sur deux principes de base, dans la direction de ce numéro :

- équilibrer les signatures, en donnant leur chance autant à des auteur-e-s patenté-e-s (Oulebsir-Oukil ou Mostefaoui par exemple) qu'à de jeunes chercheur-e-s, souvent encore en cours de doctorat (Roula ou Kassama par exemple) ;
- diversifier les sujets et les contextes autant que les approches méthodologiques, pour peu qu'ils soient explicités et justifiés.

Juste retour des choses, nous avons appris et reçu autant que nous avons donné, dans ce n°. C'est le bilan de cet échange que nous vous présentons, c'est à une sorte de visite des « coulisses d'un numéro » que nous vous invitons.

Je commencerai par l'inévitable **rencontre interculturelle** que représente une coordination. Une rencontre est souvent faite de heurts dans un premier temps, qu'il faut dépasser au nom d'une explicitation de nos conceptions de la science. Issus de deux cultures scientifiques proches, parfois imbriquées, mais marquées par des histoires différentes, les deux membres de notre équipe ont eu à cœur, depuis un an, d'ajuster leurs opinions, de justifier leurs prises de position, de confronter leurs conceptions d'une revue et de ses étapes, de trouver des terrains d'entente. Voici quelques exemples des questions qu'il et elle ont eu à résoudre au fil des mois et qu'ils trouvent utile de partager :

- Une première étape d'évaluation des « résumés » d'articles est-elle utile ?
- Quels critères d'évaluation doivent primer : l'excellence formelle ? ou l'originalité du contenu ?
- Que faire quand deux évaluateurs ne sont pas d'accord sur un texte ?
- Quel accompagnement offrir à de jeunes auteur-e-s inexpérimenté-e-s ?

Dans tous les cas, nous avons tranché dans le sens que je me permets de nommer « sociodidactique », qui examine chaque sujet et chaque objet dans l'environnement qui le détermine, à savoir : se mettre au service des auteur-e-s et des idées, faire avancer la pensée autant que faire se peut, juger le moins possible, aider le plus possible. S'éloigner d'un élitisme de bon aloi et confortable en prenant le risque de donner sa chance au plus grand nombre : ce riche numéro de 17 articles est le résultat de cette politique scientifique, et nous en sommes fiers, certains en outre que chaque auteur-e est allé-e au bout de ses forces et de ses possibilités, qu'il ou elle a beaucoup appris en cours de route et qu'il ou elle nous a en échange beaucoup appris aussi. Nous avons donc la fierté de vous présenter un numéro dont les auteur-e-s sont issu-e-s de 11 universités algériennes (Alger, Batna, Bejaïa, Biskra, Chlef, Mascara, M'sila, Oran, Tiaret, Tissemsilt, Tizi Ouzou), de 3 universités étrangères (Abidjan, Aix-Marseille, Kansas-city dans le Missouri). Ajoutons que 7

articles sont co-signés et qu'on trouve 18 signatures féminines et 7 signatures masculines sur l'ensemble des auteur-e-s.

Avant d'en venir au propos proprement dit de ce numéro, nous soulignons que les guidages rédactionnels auxquels a donné lieu cette co-direction relèvent **d'exigences différentes** que nous avons tenté de combiner vers une impossible excellence interculturelle. Il est important pour nous, pour nos collègues algériens, français ou d'ailleurs, et pour les jeunes chercheur-e-s qui nous liront, d'en expliciter les grandes lignes : cela participe de la mission de « formation à la recherche » qu'on assume en acceptant la direction d'une revue. Une de nos intentions était donc, non de distribuer des *satisfecit* à qui sait déjà « écrire un article de recherche », mais de tendre la main à de jeunes chercheur-e-s pas toujours aguerris pour les intégrer dans la communauté scientifique. Cette aide a porté principalement :

- sur la caractérisation des champs scientifiques sollicités et la caractérisation des méthodes d'analyse utilisées, points aveugles de nombreux articles dans leur version première ;
- sur la présentation et l'utilisation des références d'auteur-e-s et de concepts ;
- sur la cohérence dynamique à créer entre un thème, une problématique, des hypothèses et les concepts et moyens utilisés pour les valider ou pas ;
- sur la nécessité de décrire avec soin le contexte d'une étude, en choisissant les éléments à mettre en valeur en fonction de la problématique posée, pour les rendre visibles par tout lecteur extérieur à ce contexte.

Sur le plan orthographique, nous avons suivi les préconisations françaises du J.O. du 6 décembre 1990, mais des points de vue divergents nous séparent parfois : il faudrait comprendre ce qu'ils ont de culturel, et ce qu'ils doivent à la simple maladresse scientifique. J'en citerai deux¹ :

- un proverbe séculaire (XVII^e siècle) dit en français de France : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Cela signifie qu'une phrase courte est préférable à une phrase longue, une déclarative simple à une suite de subordonnées, une formule brève à une formulation tortueuse, que « comme » est préférable à « à l'instar de », ou « mais » à « nonobstant » ; qu'il faut traquer pour les supprimer les adverbes de quantité et formes emphatiques qui n'ajoutent rien à un propos (« très », « énormément », « beaucoup », « de tous temps », « exclusivement », « magnifiquement », « en aucun cas »). De plus, l'abus de « jamais » et « toujours » ajoute une dramatisation déplacée dans un texte scientifique. Et toute formule inutile à l'initiale des phrases (« il est à noter que », « il faut savoir que », « il est important de dire que », etc.) gagne à être supprimée. Ces supports expressifs de l'oral - fièvre de l'oral qui cherche parfois plus à persuader qu'à démontrer - n'ont pas leur place à l'écrit qui doit, dans une optique franco-scientifique, viser la clarté et la concision. Il va de soi que les partis pris rédactionnels étalés (« superbe », « magique », « exceptionnel », etc.) nous semblent à proscrire dans la même intention.

¹ La combinaison et la correction de ces « travers » - avec tous les guillemets contextuels que nous voulons y mettre - nous ont amenés à faire raccourcir de nombreux textes. Le cas le plus criant est celui d'un article qui, sans perdre une seule de ses idées ou références, est par exemple passé de 56 000 à 36 000 signes.

- La répétition est conçue en français comme une faiblesse : pourquoi dire deux fois ce qu'on vient de dire une fois ? Cela se retourne contre le scripteur dont on peut penser qu'il doute de la clarté de sa première formulation ou ne la trouve pas convaincante. En tout cas, une idée répétée n'acquiert pas plus de force par sa répétition, au contraire elle s'affaiblit et peut irriter le lecteur. Et plus grave : on trouve du coup en introduction ce qu'on retrouve en conclusion ! Où est passée l'avancée argumentative demandée à un texte scientifique ?

Mais je me garderais bien d'ériger ces règles en normes universelles, car elles peuvent venir aussi de rapports à l'écrit différents suivant les histoires scripturales d'un peuple, d'un pays, d'une communauté.

Je terminerai ce trop rapide exposé « interculturel » par les relations entre un-e auteur-e et celui ou celle qui le ou la cite. Ces relations peuvent être de connivence, d'égalité (« mon collègue X écrit que ... »), d'appropriation par reformulation (« pour résumer, X pense que ... »), voire de distance (« nous connaissons la position de Y duquel nous nous distinguons par tel ou tel point ... »). Elles peuvent aussi être de simple citation (« Z écrit que ... ») ou de déférence : (« le spécialiste N définit ... »). Or on peut attendre d'un-e jeune chercheur-e qu'il ou elle connaisse ses auteur-e-s de référence mais aussi qu'il prenne ses distances pour affirmer sa propre position. Ce ne fut pas le cas de certains textes qui se marquent encore par des « défauts de jeunesse » touchants, qui citent mot à mot tel auteur, répètent ligne à ligne une catégorisation ou un classement. Ce côté « bon élève », que nous avons souvent suggéré aux auteur-e-s de nuancer, rappelle davantage un cours de linguistique bien appris qu'un article scientifique affirmé : la posture de recherche vient peu à peu au fil du temps. Ainsi, quelques relevés exhaustifs se font encore la part belle dans certains textes, au détriment de la réflexion sémantique ou sociolinguistique parfois qui aurait pu les remplacer, ou de l'analyse de la façon dont se nouent les phénomènes énumérés qui aurait pu les mettre en valeur.

Mais encore une fois, cette réflexion soulève pour nous la question vive de l'ancrage culturel de nos *habitus* scientifiques : en l'occurrence, ces variations dans les référenciations relèvent peut-être plus du rapport au maître, à la parole magistrale, au respect qu'on lui doit, à l'impossibilité de la transformer, que d'une non aisance scientifique ou scripturale. Ce pourrait être l'objet d'une fine recherche collaborative.

Nous en venons à présent, dans un troisième temps, à **cette chanson qui nous occupe, dans son rapport aux langues qu'elle met en scène** (Stambouli, Bensabra et Bedjaoui). On peut d'ores et déjà remercier les chercheur-e-s qui ont joué le jeu d'une thématique nouvelle et pas facile qui faisait se croiser divers champs scientifiques, et se sont adonnés à l'exercice. L'ouvrage qui en résulte est inégal mais passionnant, comme la vie, dans sa variété et par l'engagement visibles de ses auteur-e-s. Profitons-en aussi pour remercier les évaluateurs et évaluatrices, qui ont dû se plier à des critères de lecture parfois nouveaux, voire affronter les aléas d'une plate-forme aux réactions inattendues ou s'adapter à des retards de calendrier indépendants de notre volonté.

Il s'agit dans la majorité des textes, et sans que cela ait été particulièrement suggéré par le texte d'appel, de chanson engagée, dite aussi « contestataire », « subversive », « de résistance », « militante » ou « révoltée » - termes qu'il serait bon de différencier. Le champ sémantique esquissé est renforcé par des mots-clés qui se font écho : « révolution » ou « lutte » par exemple, par les références à Mandela (Bensabra et Bedjaoui) ou à des

chansons révolutionnaires d'ailleurs (« Bella Ciao » chez Oulebsir-Oukil). Ces choix témoignent de la force sociale des chansons, quand sont parfois bridées d'autres formes d'expression.

La chanson, croisée avec la notion de « langues », cela a été dit et répété, est **un objet de recherche pluri- et transdisciplinaire** - c'est son intérêt et sa difficulté. Son étude peut relever des études à tendance littéraire (Djerou, Khelouz), comme de la sociolinguistique (Roula et Haddad, Kharroubi et Zidouri) ou de la linguistique (Bensabra et Bedjaoui, Ouali), de l'anthropologie (Dogo), de la musicologie (certains passages de Zaghba, Dogo), voire de la didactique des langues (Messai et Meziani, Kassama et Saci) ou de la sémiologie (Bensabra et Bedjaoui). Son étude permet de parcourir l'espace et le temps (Staali, Djerou), de flirter avec la géographie (Dogo) et l'histoire (Khelouz), de dire au-delà des mots un rapport suggestif à la poésie (Djerou). On regrettera bien sûr, malgré les efforts de certain-e-s auteur-e-s pré-cité-e-s et nos sollicitations répétées, le déséquilibre entre l'analyse des « paroles » des chansons présentées et le support musical qui leur donne vie. Instruments, accompagnements, arrangements, rythmes, mélodies, façons de chanter, etc. sont le point souvent aveugle des articles que vous allez découvrir. Ils sont en revanche riches en analyses qu'on pourrait qualifier de « littéraires » ou « linguistiques » pour aller vite, qui portent sur des thématiques (Mahroug, Khelouz), des styles d'écriture (Djerou), des points de langue comme le lexique ou la syntaxe (Ferguenis, Medane et Yahiaoui, Oulebsir-Oukil).

Mais qui veut interroger la relation paroles / musique / public pour comprendre ce phénomène social unique qu'est la chanson restera un peu sur sa faim. Difficile d'oublier à ce propos Louis-Jean Calvet (cité 5 fois dans les bibliographies) qui le premier ou un des premiers, a écrit dans *Langue, corps et société* (1979) l'importance du rythme, par le corps qui marche, des slogans scandés dans les manifestations de rues. Son étude incite à des analyses « rythmées » des chansons devenues slogans (Oulebsir-Oukil) et à leurs variations suivant les langues et les accents de ces langues. Par exemple, le cas de la chanson « Bella ciao », qui donne lieu à des précisions historiques, peut être enrichie par des remarques musicales qui montrent l'appropriation de celle-ci par des interprètes algériens qui l'ont nourrie de leur culture musicale et rythmique. Il est évident que les chansons du Hirak ne prennent sens que parce que leur public en était à la fois le créateur, le réceptacle et l'interprète.

Une autre catégorie d'articles met en valeur les **conditions sociales de production de chansons** (Bahia, Mostefaoui et Adib, Medane et Yahiaoui) ou les langues choisies pour les composer (Ouali, Stambouli) : des implicites linguistiques sont ainsi mis au jour, ainsi que les dimensions politiques de certaines productions (Bensabra et Bedjaoui, Karroubi et Zidouri). Que disent-elles d'une époque (Staali) ? d'un événement (Roula et Haddad) ? d'un lieu (Djerou) ? des langues rencontrées en chemin (Bahia, Mostefaoui et Adib, Stambouli, Kharroubi et Zidouri). À ces questions, plusieurs réponses sont apportées par les études de ce numéro, qui font de la chanson un objet de recherche privilégié pour avancer dans la compréhension d'un moment de l'histoire ou d'une société. De plus ce n'est pas impunément qu'on prend la chanson comme objet de recherche. Les textes présentés donnent l'occasion de dire des passions et des engagements, notions qu'on retrouve à plusieurs reprises dans les mots-clés. Ils explorent des concepts nouveaux autour desquels ils s'enroulent et se rencontrent : « imaginaire », « ethos », « identité », au point de donner parfois une impression de « déjà-vu » d'un article à l'autre : mais comment faire

autrement ? De nouveaux concepts apparaissent aussi, comme « supporterisme », suggérés par des situations précises et nouvelles (Medane et Yahiaoui). Les langues de l'Algérie s'exposent dans ses chansons (Ferguenis, Stambouli), dans une « pluralité de langues et de discours » ((Kebbas *et al.* 2021) propre à la création, voire à l'expression d'un « génie » (Zaghba), qui témoigne de la vitalité d'un peuple et de ses diverses composantes.

À côté de ces avancées aventureuses, d'autres **zones conceptuelles** restent fragiles : des concepts sont répétés à l'envi mais rarement élucidés comme « interculturel » ou « plurilinguisme », des évidences contextuelles sont constatées plus qu'élucidées, comme celles du passage, plusieurs fois évoqué, du « stade » à la « rue », en passant par une « révolte » pas toujours explicitée. Pourtant, l'analyse des chansons, qu'elles soient d'Algérie ou d'ailleurs, met en valeur nombre de résultats intéressants :

- la richesse des innovations (Bahia, Mostefaoui et Adib, Ferguenis) qu'elle permet ouvre des voies didactiques pour l'enseignement (Kassama et Saci), ou sociolinguistiques (Mahroug) pour la vie de certaines langues qu'on aurait pu croire en danger ;
- la créativité (Oulebsir-Oukil) dont font preuve certain-e-s auteur-e-s ou interprètes plaide pour une vision variationniste des langues, « en dépit des véhémentes condamnations des puristes », comme le souligne une auteure (Ouali) ;
- des chansons de révolte, empruntées à d'autres situations historiques ou géographiques (Staaali, Oulebsir-Oukil), tracent une Histoire commune de l'humanité, où paroles et musiques solidaires se font écho ;
- d'une étude à l'autre, se dégage un réseau de valeurs (Roula et Haddad, Dogo) qui traverse le monde et le réunit en même temps, dans un « refus commun de s'incliner devant l'injustice et la marginalisation ».

Ces points forts nous ont aidés à construire une table des matières que nous avons voulu transversale, en évitant les catégorisations qui isolent : par exemple par champ scientifique, pays, par langue ou par thème. Une première partie rend hommage aux chants du Hirak, en les inscrivant dans un récit historique dont ils deviennent alors un maillon. Une deuxième partie réunit des textes qui mettent à l'honneur une langue, soit pour la faire vivre, soit pour l'enseigner, à travers ses pratiques chantées. Une troisième partie insiste sur la fonction sociale des chansons qui, à travers des choix linguistiques affirmés, réunit des peuples ou des communautés, les aidant à construire un discours identitaire et peut-être une voie commune pour l'avenir.

Nous espérons que cet itinéraire linguistique et chantant vous donnera l'envie d'exploiter plus avant cet objet encore mal connu, la chanson, que Louis-Jean Calvet a doté d'une formule heureuse : « bande-son de notre histoire ».

Marielle Rispaïl en collaboration avec Youcef Bacha

Nous devons à Joaquim Dolz la photo de couverture ; qu'il en soit chaleureusement remercié.